



Éric Julien

**KOGIS, LE CHEMIN DES  
PIERRES QUI PARLENT**

dialogues entre chamans et scientifiques

PRÉFACE DE PIERRE RICHARD

*Voix de la Terre*  
ACTES SUD



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À l'heure des grands déséquilibres écologiques, économiques et sociaux, ce livre raconte l'histoire d'une improbable rencontre. En 2018, deux *Mamas* et une *Saga*, autorités spirituelles des Indiens kogis (Colombie), ont participé avec une vingtaine de scientifiques français à la réalisation d'un diagnostic croisé de santé territoriale du Haut-Diois, petit territoire de la Drôme. Au cours de ces quelques semaines véritablement extra-ordinaires, des échanges féconds, tout en délicatesse et respect mutuel par-delà les différences culturelles, ont permis l'émergence fragile d'une nouvelle pensée, d'un nouveau paradigme, en alliance avec ce vivant qui nous traverse, nous porte et nous fait vivre.

Le dialogue est une réinvention permanente, signe de conscience et de maturité des sociétés, des organisations qui le permettent, le pratiquent et le transmettent. Il révèle que, seuls, nous ne sommes rien, que les autres, humains et non humains, nous renseignent sur ce que nous ne savons pas ou plus de nous, et qu'ensemble tout est possible.

Alors que l'on déplore aujourd'hui une véritable crise de sens et un désarroi croissant, et si écouter les "*voix de la Terre*" nous permettait de retrouver les "*voies de la guérison*" et de la résilience ?

## **“VOIX DE LA TERRE”**

### **REPENSER NOTRE RELATION AUX VIVANTS**

---

“Apprendre à être Terre, pour apprendre à être Soi. Voilà l’essentiel de notre cosmophilosophie.” Cette parole de sagesse d’un homme-médecine mapuche dévoile une vision subtile du lien essentiel qui relie profondément l’humain à la communauté des vivants.

“Voix de la Terre” est une collection de récits de savoir-être et de savoir-vivre qui voyage dans les profondeurs d’une humanité aux mille et un visages, une humanité en relation avec tous les vivants, dans la multitude des mondes, visibles et invisibles, ici au plus près ou là-bas, à l’autre bout du globe. Une Terre où des femmes et des hommes vivent en lien profond avec l’eau, la terre, l’air, le feu, le minéral, le végétal, l’animal, le céleste, les esprits, les ancêtres, en dialogues fertiles avec l’ensemble des vivants, quelle que soit leur essence.

Car ces hommes et ces femmes ne l’ont jamais oublié ou le redécouvrent avec émerveillement : nos vies dépendent d’innombrables entités. Ils nous éclairent sur d’autres manières de vivre, ouvrant ainsi de nouveaux horizons de conscience.

Dans la faillite généralisée de sens où notre monde se coupe de ses racines vivantes, épuisant les ressources premières, en proie à l’avidité de l’égologie au détriment de l’écologie, pillant la Maison Terre, il est urgent de donner la parole à celles et ceux qui (r)éveillent d’autres voies, des voix qui portent les lueurs d’un chemin où l’humanité se reconnecte à la source de sa nature profonde : terre-ê(s)tre.

**KOGIS  
LE CHEMIN  
DES PIERRES  
QUI PARLENT**

## ÉRIC JULIEN

*Éric Julien, consultant, géographe, diplômé en sciences politiques, se présente souvent comme un “explorateur d’interstices”, à la recherche des possibles de transformation des hommes et des organisations. Cofondateur de l’association Tchendukua-lci et ailleurs, qui rachète et restitue leurs terres aux sociétés “autochtones” de la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie), il vit dans la Drôme, où il a également cofondé l’École pratique de la nature et des savoirs, lieu d’expérimentation d’un monde en alliance et non plus en guerre avec le vivant.*

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : Christel Fontes  
Collection dirigée par Sabah Rahmani

© ACTES SUD, 2022  
ISBN 978-2-330-16358-7

ÉRIC JULIEN

**KOGIS  
LE CHEMIN  
DES PIERRES  
QUI PARLENT**

Dialogues entre chamans et scientifiques

Préface de Pierre Richard

*Voix de la Terre*  
**ACTES SUD**

# SOMMAIRE

---

Préface, de Pierre Richard – p. 8

Avant-propos – p. 12

INTRODUCTION – P. 16

CHAPITRE 1. – P. 32

**LE CHEMIN DES PIERRES QUI PARLENT**

CHAPITRE 2. – P. 80

**L'EAU, LA VOIX FÉMININE DE LA TERRE**

CHAPITRE 3. – P. 104

**UN SI LONG CHEMIN**

CHAPITRE 4. – P. 128

**UN ESPACE-TEMPS IMPROBABLE**

CHAPITRE 5. – P. 154

**DE QUELQUES RÉSONANCES**

CHAPITRE 6. – P. 192

**TERRITOIRES, REPRÉSENTATIONS  
ET "CARTOGRAPHIE SENSIBLE DES LIEUX"**

CHAPITRE 7. – P. 226

**LE MONDE QUI VIENT**

CONCLUSION – P. 270

Notes – p. 278

Remerciements – p. 284

# **PRÉFACE**

---

Ces humains que nous appelons “les Indiens” sont entrés dans ma vie quand j’avais sept ou huit ans. J’étais jeune et j’étais fasciné par leurs modes de vie, surtout ceux d’Amérique du Nord. Je ressentais une véritable empathie pour ces populations que nous avons massacrées et dont nous avons spolié les territoires. J’adorais les écrits de Jack London ou Fenimore Cooper. Ce n’était pas très clair, mais je ressentais chez eux ce que j’ai analysé ensuite comme étant un profond respect pour la nature, les animaux et le vivant sous toutes ses formes. Ils n’étaient sûrement pas parfaits, dans toute société il y a des tensions, de la violence, mais c’est comme s’ils avaient gardé quelque chose que nous aurions perdu. Ils savaient vivre “avec” la nature et n’y prélevaient que le strict nécessaire, là où nous la détruisons pour le profit de quelques-uns. En ce qui concerne les Kogis, j’ai eu la chance de les accueillir à mon domicile à l’occasion d’une tournée de conférences à laquelle ils avaient été invités en France. J’étais très impressionné. Quand je les ai vus arriver avec leurs habits blancs, j’avais peur de faire des conneries. Est-ce que je peux leur offrir du vin ? Qu’est-ce qu’ils mangent ? Très vite, ce qui m’a fasciné, ce sont leur sérénité et leur présence. Cela n’était pas physique, juste une présence intérieure. Il arrive que l’on croise des gens comme ça dans sa vie, des gens qui ont une forte présence, qui irradie quelque chose. Pour moi, Georges Brassens était un peu comme ça, quelqu’un qui avait cette présence. Quand je savais que j’allais le retrouver dans la journée, cela me faisait du bien. Ça veut dire que cette qualité de présence peut se retrouver dans toutes les cultures, y compris dans nos sociétés. Ce n’est pas impossible.

Ce qui m’affecte le plus aujourd’hui, c’est ce que l’on fait avec les animaux, ce que nous avons fait avec ces dernières sociétés libres, ces “Indiens” qui vivaient en harmonie avec la terre. On les exécute, et en plus avec cruauté. Au nom de quoi ? Pourquoi ? Pourquoi cet

acharnement à faire disparaître la vie ? Quel est le sens de tout cela. Je ne sais pas. J'ai en mémoire les propos de René Dumont, précurseur de l'agroécologie, candidat écologiste aux élections présidentielles de 1974, qui très tôt partageait que les relations que les hommes entretenaient avec leurs champs étaient les mêmes que celles qu'ils entretenaient entre eux. Si les relations étaient mauvaises entre eux, elles seraient mauvaises avec la nature. Il parlait déjà des catastrophes qui risquaient d'advenir si nous ne changions rien. On le prenait pour un illuminé. Avec le recul, je ne pensais pas qu'il allait avoir raison si vite et que les problèmes qu'il évoquait se développeraient à une telle rapidité sur l'ensemble de la planète. En fait, c'est une forme de désespoir qui m'habite quand je pense à ces humains et à ce que nous leur faisons subir. Et j'ai de la colère quand je vois notre planète inéluctablement détruite par notre inconscience. On va sur la Lune, dans l'espace, sur Mars, où il n'y a pas d'eau, pas d'arbres, on applaudit, tout le monde a l'air content. Il est parti, il est revenu, c'est formidable, on avance, on a fait un grand pas. Un grand pas vers quoi ? Le gouffre ? Tout cela me désole. "Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien", disait Desproges. La planète appartient aux hommes, aux femmes, aux animaux, aux vivants. Tous les vivants devraient avoir les mêmes droits, même mieux ; s'ils n'existaient pas, s'ils n'avaient pas existé avant nous, sans doute n'existerions-nous pas aujourd'hui.

Dans un tel contexte, j'ai un peu de mal à avoir une lueur d'espoir. J'avais un chef opérateur italien, très concerné par ces questions de destruction de la nature. Entre deux plans, il me répétait souvent ces propos : "Même si je doute que l'on puisse faire quelque chose, ce n'est pas une raison pour ne rien essayer." Essayer, c'est ce qu'a fait Éric Julien avec son livre. Je trouve que c'est un récit nécessaire, original et salutaire. Il ne présente pas une analyse ou une théorie. Il invite juste

à une rencontre, à une ouverture du regard, afin d'essayer de retrouver une forme "d'essentiel" que nous aurions perdu.

Son récit donne un peu d'espoir face au bafouillage inconséquent, insensé et sans aucun intérêt de ceux et celles qui se présentent au suffrage universel. Pour pouvoir dialoguer, il faut se respecter, et si on ne se respecte pas, il n'y a aucune chance que l'on puisse respecter la nature. Le dialogue comme préalable au respect de la nature, j'aime bien cette proposition. Cela me donne un petit espoir et j'espère que cela contribuera à réveiller même modestement nos consciences. Et puis que les Kogis acceptent encore de venir dialoguer avec nous, les petits frères, comme ils nous appellent, c'est l'expression d'une qualité d'âme que je trouve exceptionnelle. Malgré tout ce que nous leur avons fait subir, ils ne désespèrent pas qu'un jour on puisse se parler et apprendre les uns des autres. Ne serait-ce que pour cela, il faut les accueillir, continuer à espérer, ne pas baisser les bras, pour ceux qui arrivent, les nouvelles générations dont font partie mes petits-enfants. J'espère juste que nous serons à la hauteur.

PIERRE RICHARD,  
Acteur et comédien

# **AVANT-PROPOS**

---

*L'infériorité de "indien" est une des grandes falsifications de ces cinq cents dernières années. Si nous voulons poursuivre l'aventure humaine, nous devons réapprendre à vivre avec la nature, à en parler. Et avec les Kogis, nous avons nos maîtres.*

GERARDO REICHEL-DOLMATOFF<sup>1</sup>

Ce sont des larmes de tristesse, de joie et d'espoir qui me traversent au moment où j'écris ces mots. Tristesse profonde de voir à quel point notre modernité méprise et détruit encore et toujours, avec un acharnement qui forcerait presque l'admiration, ces sociétés que nous avons appelées autochtones, naturelles, primitives. Ces "invisibles", comme les appelait René Char.

Joie de percevoir l'intérêt croissant qui émerge doucement dans les pays modernes pour leurs cultures, leur rapport au monde, leurs pensées vivantes. Une pensée que Claude Lévi-Strauss a nommée en son temps "pensée sauvage".

Espoir, enfin, qu'à l'ère des grands déséquilibres écologiques s'ouvre un temps de dialogue entre "praxis du monde". Un dialogue véritable où l'on accepte de rencontrer l'autre, de se rencontrer ; condition pour traverser ses croyances et renaître à un autre rêve, un autre regard sur le monde. Un espoir porté en son temps par J. M. G. Le Clézio et son "rêve mexicain".

Est-il encore temps ? Je ne sais pas. Au moment d'écrire ces lignes, un projet de loi inique, autrement appelé PL 490/2007\*, est mis en place au Brésil. Il signe l'arrêt de mort de peuples, de cultures et de modes de pensées "vivantes", sauvages, à savoir non

---

\* Cette loi stipule que toute terre qui n'aurait pas été délimitée avant la date du 5 juin 1988 ne peut être considérée comme terre indigène. Que cette loi soit approuvée ou non par la Cour suprême fédérale, elle révèle un rapport mortifère à la biodiversité en général, aux sociétés autochtones en particulier.

complètement maîtrisables, en capacité de faire advenir, qui portent en elles les clés de notre futur. L'illusion de puissance compulsive de nos sociétés modernes révèle notre vulnérabilité autant qu'elle réduit jour après jour le souffle de vie que portent encore ces sociétés "autochtones". Nous préférons envoyer des humains sur Mars ou déployer de nouvelles armes chaque jour plus sophistiquées plutôt que de préserver notre propre histoire.

Ce dialogue a été rendu possible grâce aux trente-cinq ans de cheminements menés seul, puis à partir de 1997 avec l'association Tchendukua – Ici et ailleurs, auprès des sociétés arhuacos, wiwas et kogis habitant les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie). Trente-cinq ans depuis ce mois de décembre 1985 où, perdu dans les hautes vallées de la plus haute montagne du monde en bordure de mer, les Arhuacos puis les Kogis m'ont sauvé la vie à la suite d'un œdème pulmonaire. Il se dit que le hasard, c'est Dieu qui souhaiterait rester anonyme. Quoi qu'il en soit, cet accident a changé ma vie. Il m'a permis de rencontrer les Kogis, derniers héritiers de l'une des plus brillantes sociétés précolombiennes du continent sud-américain, les Tayronas. Au moment de les quitter, je leur ai demandé comment je pouvais faire pour les remercier : "Aide-nous à retrouver nos terres ancestrales, celles que nous nous sommes fait voler depuis l'arrivée des conquistadores", me répondront les Mamas, autorités spirituelles de cette incroyable communauté humaine résiliente aux chaos de l'histoire. Pas à pas, hectare après hectare, depuis 1997, date de création de l'association Tchendukua – Ici et ailleurs, et grâce au soutien de 6 000 adhérents/donateurs, nous avons pu non seulement racheter et restituer plus de 2 386 hectares de terres, mais aussi et surtout recréer la confiance sans laquelle aucun dialogue n'est possible. Sans doute ce long chemin m'a-t-il été nécessaire pour dessiller

mon regard, questionner mes croyances et avoir l'audace de m'ouvrir enfin à de nouveaux possibles. Et les plus beaux des possibles ne sont-ils pas ceux qui surgissent de la rencontre et du dialogue ?

# **INTRODUCTION**

---

Debout, comme perdu dans ses pensées, Mama Shibulata, un chaman de la communauté des Indiens kogis (Colombie), semble interloqué par le spectacle qui s'offre à ses yeux. Devant lui, une vaste barrière grillagée délimite une zone humide où se trouve le captage d'une source, construit là pour alimenter les villages en contrebas de la vallée. Ses yeux se plissent, son regard observe lentement la cuve en béton, les couvercles en fonte et les canalisations que l'on devine sous les herbes hautes.



*Couvercle en fonte d'un bassin de captage d'eau dans le Haut-Diois.*

“Qui a décidé de mettre ces grillages ?” demande-t-il l'air préoccupé en désignant la zone de captage. Devant le regard perplexe de ses interlocuteurs, Mama Shibulata précise sa question : “Qui a décidé de prendre toute l'eau comme ça et de mettre un grillage ?”

La surprise et l'incrédulité, qui se lisent dans les yeux des scientifiques présents, incitent Mama Shibulata à reprendre la parole : “Si vous décidez seuls de prendre toute l'eau, alors les oiseaux, les chevreuils, les sangliers, les insectes et tous les autres êtres vivants, que vont-ils faire s'il n'y a plus d'eau ? Ils auront deux

solutions : mourir ou aller ailleurs. Dans les deux cas, s'il n'y a plus d'animaux, plus d'habitants, la forêt va dépérir, et finalement, c'est la source qui risque de s'assécher et vous n'aurez plus d'eau. Pourquoi n'avez-vous pas partagé ?”

Pourquoi n'avons-nous pas partagé ? La question est à la fois simple, presque simpliste, et en même temps force est de constater que nous n'avons pas pensé à le faire. Partager avec qui ? Les animaux ? Mais on ne partage pas avec des animaux, enfin, cela n'a pas de sens. Oui, mais si les animaux et les espaces sauvages où ils survivent ne sont plus là, qu'allons-nous advenir ? Et puis des animaux, ce ne sont pas des interlocuteurs, ils n'ont pas de droits ! Ce sont les humains qui ont des droits. D'un autre côté, on peut se demander pourquoi et depuis quand la société des hommes, plus que celle des humains, s'est approprié tous les droits. Des droits qu'elle a elle-même créés et qu'elle impose aux autres vivants. Nous ne partageons plus rien, même pas la vie en nous, avec une nature considérée comme une propriété, une matière première, une esthétique ou un terrain de loisirs.

“Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne”, écrivait en son temps Jean-Jacques Rousseau<sup>1</sup>.

Avec Mama Bernardo, Saga Narcisa et Arregocés, Mama Shibulata fait partie d'une délégation d'Indiens kogis invitée en France par l'association française Tchen-dukua – Ici et ailleurs afin de participer à un “diagnostic croisé de santé territoriale” d'une petite région du

sud-est de la France, le Haut-Diois. Derniers héritiers des grandes sociétés précolombiennes du continent sud-américain, pour deux d'entre eux, c'est la première fois qu'ils s'éloignent de leur territoire d'origine. Mama Bernardo et Saga Narcisa sont nés, ont grandi et vivent toujours dans les hautes terres de la Sierra Nevada de Santa Marta, sur leurs *ezuamas*, sorte de points d'acupuncture à partir desquels ils soignent la terre. La seule chose qu'ils savent de la France, c'est que ce n'est pas chez eux.

Dans le même temps, une vingtaine de scientifiques de toutes disciplines – historiens, naturalistes, astrophysiciens, philosophes, géographes, médecins – ont été invités à faire de même, à savoir : “contribuer à réaliser un diagnostic de santé territoriale du Haut-Diois”.

Puis, proposition a été faite à l'ensemble des participants, une quarantaine de personnes, de croiser leurs regards et de tenter d'engager un dialogue autour de leurs perceptions respectives d'un même “objet” naturel, un territoire. Un dialogue “véritable” où l'on accepte de rencontrer l'autre, de se rencontrer, condition pour traverser ses croyances et renaître à une autre pensée, un autre regard sur le monde. Il ne s'agissait pas tant d'échanger des idées ou des concepts, mais de résonner autour d'un même sujet vivant, un territoire, ce qui le constitue, ses formes, ses couleurs, ses matières organiques, ses dynamiques, dans le temps et dans l'espace.

Une première mondiale ? Si de nombreux explorateurs et scientifiques se sont déjà rendus en terres “indigènes” pour tenter de mieux appréhender leurs cultures, voire leurs opérativités, si de nombreux “Indiens” autochtones ont été invités en Europe, le plus souvent en ville, d'abord comme des bêtes de foire, puis pour tenter à travers films et conférences de nous faire percevoir leurs cultures, hormis dans les domaines de la psychothérapie ou des pratiques dites “de développement personnel”, personne n'avait encore imaginé qu'il était possible que leurs connaissances et leurs praxis du monde soient opératives hors de leur territoire<sup>2</sup>.

Depuis de longues années, les Kogis ont toujours cherché à engager un dialogue avec les “civilisés”, comme nous nous sommes autodésignés. Ils ont été jusqu’à “supporter” de se faire évangéliser afin de mieux appréhender la langue des envahisseurs, l’espagnol, seul moyen qui leur semblait accessible pour se faire comprendre et tenter d’entrer en relation avec nous.

Doutes, suspicions, incrédulité, malgré les propositions régulièrement renouvelées des Kogis de venir en Europe nous partager leurs connaissances, cette expérience improbable a mis de longues années avant de se concrétiser. Au-delà de nos croyances limitantes, aveuglantes, si longues à déconstruire, si leurs connaissances s’avéraient opératives, cela viendrait sérieusement ébranler nos certitudes. Et puis, pour la science, pour être crédible, il est impératif, et c’est normal, de faire preuve de rigueur et de reproductibilité. Or, comment faire preuve de rigueur et de reproductibilité face à des connaissances, leur acquisition et une praxis du monde dont nous ignorons tout ?

Car finalement, comment des hommes et des femmes qui vivent pieds nus dans des huttes de paille et de terre, sans aucune formation scientifique “sérieuse” telle que nous les concevons, qui n’ont pas de cartes, pas de photos satellites, pas d’écriture, qui n’ont jamais “publié”, pourraient-ils nous partager quelque chose que nous jugerions pertinent, intelligible sur des lieux et des écosystèmes qu’ils ne connaissent pas ? Comment imaginer que des hommes et des femmes que notre regard moderne a relégués au rang de “sociétés archaïques”, “sauvages” ou “sous-développées”, c’est-à-dire moins développés que nous, aient quoi que ce soit de sensé à nous partager, nous qui, grâce à notre puissance technologique, sommes capables d’envoyer des fusées dans l’espace ou des nanotechnologies dans le corps humain ? Comme souvent dans l’histoire, nos impensés sont tellement ancrés que nous ne les voyons plus. Ils nous conduisent à perdre l’essentiel de ce qui fonde la légitimité de la science, la curiosité, le doute, le questionnement et la formulation d’hypothèses. Plus

préoccupant, ils nous font perdre nos capacités d'accueil de ce qui n'est pas "moi", d'identification de nos "biais" cognitifs, fragilisant ces valeurs de respect, de partage et d'humilité qui fondent notre humanité.

C'est comme si, à force d'habitudes et de conventions, notre "esprit" n'était plus capable d'auto-observation, plus capable de questionner les fonctionnements réflexes qui l'animent, encore moins de douter de la véracité des histoires qu'il se raconte. Rappelons que la science moderne "ne découvre rien". Elle ne fait que révéler, de façon plus ou moins objective et incomplète, ce qui "est" à savoir des connaissances sur la nature ; le "scientifique", comme tout acteur d'un système social, en est le produit, soumis à ses croyances, ses jeux de pouvoir et ses interactions subjectives.

Mais lorsque nous n'avons plus peur de perdre simplement la joie et la préoccupation "d'être", lorsque l'on s'essaie à retenir un tant soit peu ses préjugés, à sortir de ses croyances, lorsque l'on se met véritablement à l'écoute de l'autre, ne se contentant pas de l'entendre, c'est un univers immense presque vertigineux qui s'ouvre à nous. Où l'autre m'invite à plus grand et me renseigne sur ce que je ne sais pas de moi.

Si nous en avons l'audace, un tel dialogue pourrait peut-être nous permettre de tenter de répondre à cette interpellation du philosophe Michel Serres : "Nous sommes le monde, nous fonctionnons comme le monde, mais nous semblons l'avoir oublié. Il faudrait remettre le monde et la nature dans nos pensées."

Dialoguer afin de remettre le monde et la nature dans nos pensées, se mettre à l'écoute des voix de la Terre, "les lois de Sé", comme les nomment les Kogis, comme voie de guérison ? Voilà l'enjeu de ce voyage, dont ce livre se voudrait le premier pas.

Si, aux siècles passés, l'exploration du monde et de ses *terrae incognitae* a suscité de folles équipées dans des lieux toujours plus reculés, la conscience d'une forme

de finitude de notre Terre nous invite, aujourd'hui, à de nouvelles explorations. Explorations immobiles de l'esprit, du corps, des émotions, des ressentis, de la rencontre, du féminin, du dialogue qui convoque le mystère et ouvre à de nouveaux horizons.

De Michel Foucault à François Jullien, spécialistes de la culture chinoise qui évoque "le risque de l'autre", les espaces "entre" ont toujours été considérés comme des espaces de plus grandes fécondités. Des espaces où les "je" peuvent rencontrer d'autres "je" dans un dialogue intersubjectif, préalable à l'émergence du non-encore-advenu. C'est la conscience de cet "essentiel", de ces "entre-deux féconds", qui a amené les Kogis à placer l'acte de reproduction au cœur de leur vie spirituelle, puisque du deux, masculin et féminin, par le mouvement créateur de "l'amour/accueil", peut naître la vie. C'est cet "entre-deux", "entre habitus" pour reprendre les termes du sociologue Pierre Bourdieu, que nous allons tenter d'explorer. L'habitus "des urbains et des ruraux" ; celui des porteurs de connaissances ; et celui des architectes du savoir, des anciens et des plus jeunes ; celui des organisations scientifiques et des sociétés traditionnelles, de moi et de l'autre. Une exploration urgente pour les Kogis qui écoutent avec tristesse les trames de la vie se déchirer et la Terre pleurer. L'opportunité pour les *grands frères*, dont font partie les Kogis, ceux qui connaissent les lois de la nature, de dialoguer enfin avec *les petits frères*, les modernes, que nous sommes, ceux et celles qui ne connaissent rien aux lois de la nature.

La rencontre sans "attentes" ouvre de nouvelles "configurations", des transformations provoquées par des associations passagères. Elle vient nourrir une *enquête commune* rendue possible par la multiplicité des points de vue qui peut contribuer à mieux appréhender situations, concepts, réalités et phénomènes. Sans gagnants ni perdants, ce type de dialogue se veut ouvert et collaboratif, critique et créatif.

Un enjeu essentiel dans la période de crise sanitaire que nous traversons. Face à l'incertitude, il ne s'agit pas tant d'aménager l'existant que de le renouveler. D'aller retrouver ailleurs ce que nous ne savons plus ici. Mais dans le bruit du monde, qui peut entendre ? Qui va comprendre le sens d'une telle initiative ? Un tel dialogue peut-il produire du sens ? Va-t-il intéresser des scientifiques qui soient à la fois ancrés dans leurs expertises et capables de se relier pour les interroger ? Et puis, comment l'organiser ? L'animer ? Où trouver les moyens nécessaires ? Éviter les pièges de nos projections, de nos biais culturels, parmi lesquels l'essentialisme, voire une forme de néocolonialisme ?

Si certains de nos interlocuteurs, à qui nous avons présenté la démarche, ont poliment exprimé leur scepticisme, parfois leur rejet, curieusement, nombreux sont ceux et celles, scientifiques, fonctionnaires, partenaires, qui l'ont accueillie avec intérêt, manifestant parfois un réel enthousiasme. Un chercheur, rattaché à une grande institution, nous a partagé ces propos : "Nous sommes allés très loin dans une science « sèche », froide, le plus souvent descriptive et analytique. Aujourd'hui, nous voyons bien qu'il manque quelque chose, que nous aurions tout intérêt à explorer d'autres approches à même d'éclairer nos angles morts ou de remettre du sens, du vivant dans nos recherches."

Depuis la nuit des temps, les humains cherchent et élaborent des explications sur le monde, la vie et le sens de leur existence. Et pourtant, la multiplication des déséquilibres sanitaires, climatiques, émotionnels, temporels, économiques, le délitement des repères philosophiques révèlent une pensée aujourd'hui incapable de se saisir du réel, de lui donner sens, encore plus d'élaborer un nouveau récit qui redonne espoir et perspectives aux nouvelles générations.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Pourquoi ? Qu'avons-nous perdu ? Que nous manque-t-il aujourd'hui

qui explique ces déséquilibres ? Un dialogue avec les autorités spirituelles kogis pourrait-il, ne serait-ce que partiellement, éclairer la situation ? Contribuer à identifier ce manque ? Et ensuite ? En quoi un tel dialogue pourrait-il nourrir un nouveau regard sur le monde ? Un regard qui nous aide à mieux nous saisir des grands enjeux de notre temps ? Comment rendre la démarche compréhensible, les résultats palpables, utiles, appropriables par nos sociétés modernes en évitant les risques de recyclage et de récupération ? Qui sait, les Kogis ne vont peut-être rien nous dire, rien trouver de particulier dans la Drôme ? Et les scientifiques ? Vont-ils se lever et partir ? Les questions fusent, elles sont nombreuses. Si bien préparé soit-il, d'un tel dialogue tout peut surgir, le meilleur comme le pire. C'est à la fois enthousiasmant et un peu inquiétant. La meilleure façon d'avoir quelques réponses, de produire du sens, est d'essayer de passer de l'intention à l'expérience et de l'expérience au récit.

Ce livre est là pour cela, pour raconter autant que témoigner, partager ; autant que porter la parole de ceux et celles qui se sont aventurés sur cette "voie", cette nouvelle pensée. Il raconte le cheminement qui a conduit une vingtaine de scientifiques et quatre représentants de la société précolombienne des Indiens kogis à participer à cette improbable expérience réalisée dans la Drôme en septembre 2018 : "Un diagnostic croisé de santé territoriale". Comment a été imaginé ce projet, cette expérience, et pourquoi ? Comment s'est-elle déroulée ? Quelles découvertes a-t-elle permis d'entrevoir et quelles natures d'échanges et de débat ont pu être menées ? Les Kogis nous proposent-ils vraiment un nouveau regard sur le monde ? Si oui, lequel et en quoi est-il nouveau ? Auraient-ils réellement accès, et comment, à des connaissances que nous ignorons ? Cette expérience, dans sa nature, est-elle une première ou d'autres, avant, ont-elles déjà eu lieu ? Avec quels résultats, quelles résonances dans nos sociétés modernes ?

Et aujourd'hui ? Nos systèmes de représentations, de croyances entre modernité et traditions sont-ils en capacité d'engager un dialogue ? Et si notre avenir dépendait de notre *capacité à nous parler*, à "entrer en relation", condition pour remettre le monde et la nature dans nos pensées autant que l'humain dans le cosmos en lien, en reconnexion avec la nature. Les Indiens kogis convoquent le concept d'*Alunayiwaisi*, une idée qui désigne un passage harmonieux de l'intérieur, la vie en soi vers l'extérieur, la vie autour de soi et réciproquement, condition pour retrouver les voies de l'équilibre, du bien-être et de la bonne santé.

De René Guénon et son "principe commun, source de toutes les traditions particulières", formalisé à l'issue de ses rencontres avec l'hindouisme, puis le soufisme, à Trinh Xuan Thuan\* qui allie astrophysique et culture bouddhiste, en passant par Niels Bohr, physicien, et son exploration des *Upanishads*, Montaigne qui évoque la "barbarie comme étant ce qui n'est point de son usage", Germaine Tillion, ethnologue et résistante, pour qui "le vécu personnel détermine la profondeur du regard et donc de la "rencontre", ou Jean-Marie Gustave Le Clézio qui parle du silence du monde indien comme d'un "drame pour nos sociétés modernes", toutes et tous conviennent qu'un dialogue avec l'autre, la nature, les traditions a permis l'ouverture de leur regard et l'approche de l'essentiel. De fait, le dialogue semble être le signe et l'espoir d'une société apaisée, à même de créer, d'imaginer et donc d'advenir.

Avant d'aller plus loin, il convient d'éclairer quelques "termes" qui reviennent fréquemment dans cet ouvrage, à savoir les mots : *dialogue*, *diagnostic*, *diagnostic territorial*, mais aussi *connaissance et savoir*.

---

\* Trinh Xuan Thuan, astrophysicien, écrivain et bouddhiste.

## Dialogue

C'est un mot formé de deux éléments, le préfixe *dia-* qui signifie "à travers", "entre", et le radical *logos* qui désigne la parole, la raison, le verbe. On pourrait parler d'une "parole agissante", qui traverse et facilite l'interpénétration des arguments des uns et des autres au fur et à mesure des échanges. "Le dialogue appelle donc à ce que les acteurs de la communication soient transformés dans leur être, en toute liberté." L'écoute active, l'humilité sincère et le respect mutuel y sont donc nécessaires. Sur un plan philosophique, "dialoguer" peut être considéré comme une opportunité de penser et de créer à deux et non pas de chercher à convaincre ou à défendre un point de vue.

## Diagnostic

Le mot *diagnostic* quant à lui vient du grec *diagnostikós*, un mot qui évoque avant tout nos capacités à faire œuvre ou non de "discernement". Il est composé du même préfixe *dia-*, "à travers", "entre", et du radical *gnôsis* qui, en grec ancien, renvoie à la gnose, une connaissance intuitive qui passerait par la connaissance de soi. La qualité d'un diagnostic serait liée à la connaissance que l'on aurait ou non de soi ? Un terme qui évoque aussi deux ou plusieurs personnes "qui ne savent pas" et qui, grâce à l'analyse croisée de "symptômes" ou d'informations parcellaires, produisent un raisonnement qui permet d'analyser une situation, voire d'identifier l'origine d'un problème, d'une maladie ou d'un dysfonctionnement.

## Diagnostic territorial

Dans nos sociétés modernes, le *diagnostic territorial* est un support de politiques publiques d'aménagement

du territoire qui recouvre des pratiques, des outils d'analyse à même d'orienter des choix basés sur des schémas d'aménagement applicables, le plus souvent, en tous lieux. Plus ou moins participatif (ascendant ou descendant), il considère généralement le territoire comme un "objet", simple support des activités humaines. Dans le cas de ce "diagnostic croisé de santé territoriale", l'usage du mot "santé" ouvre la porte à une hypothèse nouvelle dans nos sociétés modernes. Celle d'un "territoire vivant" non plus considéré comme un "objet", mais comme un "sujet" agissant, "acteur" de notre futur, dont nous serions un prolongement. Un sujet en "bonne" ou "mauvaise" santé, sur lequel et avec lequel interagit l'ensemble de ses habitants humains et non humains. Un sujet, expression "manifestée" du vivant, de ses cycles, de ses interactions subtiles, visibles et invisibles, et finalement de ses grands équilibres. Une compréhension de la santé qui affirme l'interdépendance entre le bien-être des individus, le cosmos, le territoire et la capacité collective à se relier, afin non plus d'aménager mais de ménager la nature, expression du vivant.

À travers un tel diagnostic, il ne s'agit plus simplement de projeter des intentions humaines et de travailler "sur" un territoire, ses forces et ses faiblesses, mais de se mettre à l'écoute de ce que les Kogis appellent un "corps territorial", ses principes d'équilibre ; et de travailler "avec" un territoire. Ou comment passer de l'aménagement du territoire au "ménagement des lieux", du paysage objet au Pays-sage sujet. Comment être "enseigné par le territoire".

## **Connaissance et savoir**

Nous le savons, il y a deux grandes voies d'apprentissage : l'une par l'esprit, le mental, les savoirs, privilégiée par nos sociétés modernes et le monde scientifique ;

l'autre par le corps, l'introspection, les "résonances", privilégiée par les grandes voies traditionnelles. L'une permet de savoir, l'autre de connaître. Chacune représentant une facette offrant un regard sur l'immense mystère de la vie.

La *connaissance* suppose une évolution simultanée du "connaissant" et de l'objet de "connaissance". Elle résulte d'un rapprochement du "connu" et du "connaissant", de l'humain et du monde. Le *savoir*, en revanche, se développe et peut être accumulé par le biais du mental et de l'intellect comme support d'appréhension/contrôle du monde. Il prend peu en compte l'état de conscience du "sachant", supposé "objectif". Il sépare les choses et les phénomènes, autant que "l'homme" du "monde" et du cosmos.

Il s'agit donc pour les participants de cette "expérience" d'accepter avec respect et humilité de laisser s'interpénétrer les savoirs souvent morcelés des scientifiques avec les connaissances globales et reliées des Mamas kogis, et réciproquement afin d'analyser un "territoire sujet", d'en discerner les éventuels dysfonctionnements et de tenter ensemble l'aventure d'un "nouveau regard sur le monde". Accepter de vivre l'expérience de l'instant, d'en partager les ressentis et les résultats, et d'explorer ensemble les perspectives issues de cette expérience.

Préciser aussi que nous avons fait le choix de reproduire au plus près les propos des différents interlocuteurs présents lors de cette rencontre, et notamment les Kogis. Leur parole, et de manière plus large la parole des peuples "autochtones", a déjà été suffisamment malmenée pour que nous tentions d'éviter au maximum les projections ou les interprétations liées à des analyses partielles ou incomplètes. La meilleure façon d'éviter ce risque était, nous semble-t-il, de reproduire intégralement sous forme de verbatims les paroles partagées, en laissant au lecteur le soin de ses